

CITÉ DU RETIRO

VIII^e Arrondissement. Commence 30, rue du Faubourg Saint-Honoré; finit 35, rue Boissy d'Anglas. Longueur 236 m; largeur minimum 4 m.



Cité du Retiro (vers 1900)

Ce terrain de plus de 2 hectares, situé entre la rue du Faubourg Saint-Honoré, les rues de Surène et Boissy d'Anglas, avec un prolongement vers la rue de la Ville l'Évêque, constituait depuis le Moyen-Âge un des nombreux fiefs de la Commanderie de Saint-Jean de Jérusalem, établi près d'un petit bourg agricole de la *Villa Episcopi* mentionné dès le VI^e siècle.

Au XIII^e siècle, une chapelle dédiée à la Madeleine y fut édifiée.

Le site figure sur le plan de Turgot et Gabrielle Joudiou (RFSH) précise que trois beaux hôtels et leur jardin figurent sur ce plan, la partie sud, étant bordée de maisons sur les rues de la Madeleine et du faubourg Saint-Honoré, d'autres hôtels bâtis dès 1649 sur la rue d'Anjou (appelée alors des Morfondus), bordé de terrains vagues sur la rue de Surène.

“Au milieu d'une grande cour rectangulaire était entourée sur trois côtés d'un beau bâtiment d'un seul niveau avec portes et fenêtres en alternance, recouvert d'un toit mansardé à lucarnes.”

Appelée *Cour des cochés* ou *passage de la Cour-de-Cochés* du XVII^e siècle jusqu'en 1807, elle était louée, selon le registre du faubourg de 1727, aux “fermiers des carrosses de la cour”. Elle comprenait alors écuries, remises, forge dans l'angle droit et un puits appelé “Puits aux Moines”. Une porte cochère ouvrait vers la rue de la Madeleine (actuel côté de la maison Hermès).

Outre la porte donnant sur le N° 30 du faubourg, la cité communiquait également par un autre passage débouchant à l'emplacement du n° 34 actuel. Un souterrain discret permettait d'y accéder depuis la cave d'un hôtel proche.

Aujourd'hui le porche du 30, faubourg Saint-Honoré donne accès à la Cité du Retiro, dont l'autre issue débouche au 35 de la rue Boissy d'Anglas.

La Révolution ayant supprimé les carrosses royaux leur succédèrent les voitures publiques desservant la banlieue.

Huit personnes étaient propriétaires du site, vers 1770, nous dit Jacques Hillairet. Le girondin *Elie Guadet** (1758-1794) l'habita sous la Révolution, avant d'être guillotiné.

Sous l'Empire, son unique propriétaire, Marie-Étienne Leboutoux-Dumousseau édifia en 1806 un vaste hôtel avec deux ailes en équerre, puis fit recouvrir le passage qu'il appela, vers 1817, *cité du Retiro* (cité où l'on est bien retiré).



Élie Guadet



Cité du Retiro (1900) par Atget

Il comportait alors 12 remises, 8 écuries, une vingtaine de maisons dont un bal et un hôtel. Il était fermé, en 1850, par une grille sur la rue Boissy-d'Anglas, par une porte cochère sur le faubourg Saint-Honoré.

Un minuscule théâtre, dit *Théâtre des Familles* y fut ouvert en janvier 1874 par un certain Gustave Lemoine amoureux fou de mime, de bel canto et de tragédie. Il rêvait de faire de son établissement la paradis de l'art. Les recettes hélas ne couvrant pas les dépenses parce qu'il disposait de trop peu de places assises, il dut fermer peu après et sa salle fut utilisée pour des conférences et des réunions.

Reliant deux rues prestigieuses, la charmante Cité du Retiro fut restaurée avec beaucoup de soin avant d'être livrée aux vandales de l'immobilier, faute d'avoir été classé!

Aujourd'hui seules trois maisons anciennes subsistent dans cet univers polaire, mais on dirait un décor de théâtre en trompe-l'œil !

Jadis à l'écart de la cohue du faubourg Saint-Honoré, de la place de la Madeleine et de la rue Royale, cette modeste cité fut le témoin d'un

épisode touchant, clin d'œil de la petite histoire à la grande!

André de Fouquières nous conte cette anecdote avec sa verve coutumière :

«Au soir du 27 janvier 1889, la rue Royale est tout emplie de foule. Par contraste le faubourg Saint-Honoré paraît presque désert, comme si quelque mystérieux tabou en interdisait l'entrée.

On entend, au-delà de la Madeleine, vers le boulevard, une immense rumeur joyeuse, d'où se détachent parfois de longs vivats: c'est l'annonce de nouveaux succès nationalistes aux élections législatives.

Devant le restaurant Durand (là où se dresse aujourd'hui le building de l'agence Cook, rue Royale) c'est un véritable déferlement humain. On sait que le héros de la journée est là, qui attend, en compagnie de quelques-uns de ses lieutenants. Qui attend quoi? Et qu'est-ce donc qu'attend cette foule, sinon d'être le témoin d'un geste historique? Lorsque le tambour d'entrée tournera pour qu'apparaisse la silhouette populaire, lorsque l'homme à la barbe blonde s'engagera dans le faubourg Saint-Honoré - la prochaine rue du Vingt-Sept-Janvier peut-être ? - ce sera César franchissant le Rubicon. Boulanger marchant sur l'Élysée...

Le Général sait que les gardiens de la paix - les sergents, comme on disait alors - sont prêts à le suivre et que la Garde républicaine deviendra prétorienne en l'acclamant. Il sait que les troupes massées dans la cour de la caserne de la Pépinière ne s'opposeront pas à son entreprise, pas plus que les autres régiments de la garnison. Et pourtant...

A minuit passé, dans le cabinet particulier de Durand,



Général Boulanger par Nadar

quelqu'un tire sa montre et murmure: - Depuis dix minutes, l'étoile décline !

L'homme qui vient de manquer sa chance et qui, ce soir, au milieu de ses partisans, reste solitaire, va bientôt s'engager dans le faubourg. Mais pas jusqu'à l'Élysée. Ce n'est pas la passion politique qui trace son itinéraire, c'est l'amour.

Il passera sous la voûte du 30 pour gagner le nid caché de la cité du Retiro où il attendra sa Marguerite qui, elle, s'est fait conduire ici par la rue Boissy-d'Anglas.

Deux mois plus tard, dans la nuit commençante du 1^{er} avril 1889, l'obscurité n'est guère attaquée par les becs de gaz municipaux. Il est un peu plus de neuf heures du soir. Un fiacre s'arrête au 30 de la rue du faubourg Saint-Honoré.

Il en sort une dame qui s'engage dans la cité du Retiro, tandis que le monsieur qui l'accompagne paie le cocher. Elle porte une toilette noire, une voilette épaisse couvrant le chapeau et masquant le visage. Il est vêtu d'un grand pardessus gris à ceinture, est coiffé d'un chapeau mou. Sa barbe est recouverte par le haut col de son ulster. Il fume un cigare.

Ils ne savent pas qu'ils sont "filés" par la police. Lui, depuis qu'à sept heures vingt exactement il est sorti de son hôtel de la rue Dumont-d'Urville pour se rendre en voiture rue de Berri où il a laissé un volumineux dossier. La voiture l'a attendu un quart d'heure, est partie, est revenue et, après avoir encore stationné quelques instants, est repartie définitivement par la rue d'Artois.

Vers neuf heures moins dix, la dame est sortie seule et a remonté la rue de Berri. Deux minutes plus tard, l'homme au manteau gris sortait à son tour. Il semblait méfiant et s'est retourné plusieurs fois. Il a rejoint la dame et lui a offert le bras. Ils ont pris le fiacre à la station de voitures de l'avenue Friedland.

Et voici qu'ils s'engouffrent dans la cité du Retiro, à cette heure-là parfaitement déserte et fort sombre. Pas si déserte qu'il y paraît puisqu'un policier les observe.



Général Boulanger et Mme de Bonnemains

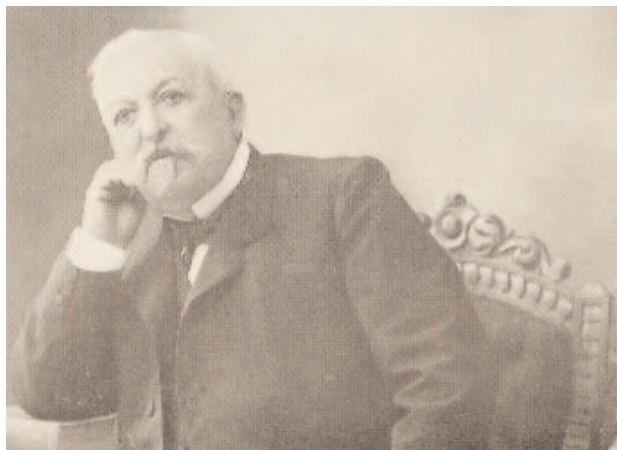


Cité du Retiro (1900) par Atget

Ah, le pauvre homme que voici a bien pu se retourner plusieurs fois pour s'assurer qu'il n'est pas suivi, il ne lui sera pas même permis de faire seul avec la femme adorée cet ultime pèlerinage.

«Tout semblait indiquer que le couple en question allait s'arrêter à la petite maison de la cité du Retiro où il a l'habitude de se rendre, mais au lieu d'y entrer les deux personnages ont poursuivi leur marche jusqu'à la station de voitures située au coin de la rue Boissy-d'Anglas et ils sont montés dans le fiacre n° 5.384 et se sont fait conduire à la gare du Nord...», écrit, avec toute sa délicatesse de sa plume sergent-major (et sur papier-ministre) l'agent de la sûreté chargé de la filature du général Boulanger et de Mme de Bonnemains dans son rapport.

«Le couple en question» s'il ne s'est pas



Ernest Constans (1833-1913)

arrêté à la petite maison où il a l'habitude de se rendre, il a dû, un instant, faire halte devant elle. Un instant si bref sans doute, qu'il ne fut pas perceptible au «en bourgeois» de service ce soir-là. Si la main de l'homme au pardessus "et qui avait tout à fait la démarche du Général", si cette main s'est une seconde crispée sur le bras de sa compagne, ça n'avait vraiment aucun intérêt pour la filature. Inspecteur, vous avez raison! Poursuivez votre rapport et suivez le fiacre qui s'en va au trot vers la gare du Nord. C'est une bonne course. La dame s'en va acheter des oranges chez un fruitier du boulevard Magenta. Et puis le couple s'installe dans le coupé n° 3 du semi-direct pour Bruxelles. Le train est

parti à l'heure exacte: neuf heures quarante-cinq.»

Mission accomplie. Inspecteur, merci ! Grâce à votre l'apport si consciencieux, me voilà dans la cité du Retiro, bien des années après vous, et tellement plus invisible que vous ne l'étiez ! Moi, je vois la main crispée sur le bras, et même le regard échangé par les amants, poursuit André de Fouquières.

Ici, s'est nouée leur aventure, leur grande aventure, leur seule aventure, et cette nuit qu'ils partent pour l'exil, c'est ici qu'ils font leurs adieux à Paris. Et à la vie. Car s'ils partent pour Bruxelles, c'est à Ixelles qu'ils vont arriver, leur dernière aventure...

Mon Général, les historiens ne sont pas contents de vous parce que vous vous conduisez comme un sous-lieutenant et que ce n'est plus de votre âge. Vous avez préféré la marguerite à l'œillet rouge et ce n'est pas sérieux. Vous avez frustré votre époque de quelques émeutes bien spectaculaires. On dirait même que les républicains vous en veulent de ne pas avoir renversé la République, d'avoir été un amant et non un dictateur...

Il est près de minuit maintenant. En un autre lieu du faubourg, au Ministère de l'Intérieur, M. Ernest Constans est seul. Pas dans son bureau, mais devant son billard. Il pousse les boules. Il réussit de beaux carambolages. Un planton entre, salue, tend une dépêche jaune: «Ils» viennent de passer la frontière. Sans doute le planton ne voit-il pas plus le sourire au coin des lèvres de M. le Ministre que le policier de tout à l'heure n'a vu le regard des promeneurs dans la cité. M. Constans continue à pousser les boules. Tout à fait comme saint Bernard de Menthon eût continué à jouer à la balle au chasseur si on était venu lui annoncer la fin du monde... Je demande bien pardon aux mânes de saint Bernard, d'une comparaison qui les fait se rencontrer avec celles d'Ernest Constans.

Pourtant il ne me déplait pas, à propos de cette soirée mémorable, d'évoquer une partie de balle au chasseur...

Le porche du 30, faubourg Saint-Honoré donne accès à la cité du Retiro, dont une autre issue débouche sur la rue Boissy d'Anglas, au n°35. C'est là, nous affirment les historiens, une ancienne cour des coches où les carrosses royaux remisèrent, avant que les voitures publiques desservant la banlieue ne prennent leur relève. Mais si j'y entre aujourd'hui, c'est à la rencontre de souvenirs moins anciens, on s'en doute...

Au temps que les boutiques de la rue Boissy-d'Anglas étaient closes par des volets de bois, il arrivait que les commerçants, en venant à leur magasin de grand matin, surprissent une scène étrange: un homme bien



Alphonse de Toulouse-Lautrec-Monfa



Georges Hoentschel

vêtu un “monsieur”, sans aucun doute - fort occupé à laver ses chaussettes dans le ruisseau où les balayeurs municipaux venaient d’ouvrir les vannes d’eau! On ne s’en étonnait pas trop. Il habitait tout à côté, avec femme et enfants, rue Boissy d’Anglas, à l’hôtel Perey. C’était «l’original de la cité du Retiro» qui flânait là, changeant jusqu’à trois fois de tenue dans la journée!

Il était arrivé de son château, quelque part du côté du Rouergue, ou du Périgord... Dans le quartier il y avait des Toulousains pour raconter que là-bas, dans la ville rose, il avait, certain soir, traversé la place du Capitole, comme un funambule, en marchant sur une corde tendue entre deux immeubles et que, dans son domaine, il chassait au faucon, comme au Moyen-Âge...

Ainsi, en ôtant les volets de son magasin, le boutiquier de la rue Boissy-d’Anglas se disait que l’argent ne fait pas le bonheur. Cet excentrique qu’il venait de surprendre, ne lui avait-on pas dit que son fils unique avait eu un accident de cheval et qu’il resterait estropié «pour toute sa vie». Il y avait de quoi en être un peu «timbré».

Oui, c’était un bien pauvre homme que M. le comte **Alphonse de Toulouse-Lautrec-Monfa**, châtelain de Malromé. Il était le père de ce petit Henri, condamné à rester tout petit, mais promis à devenir l’un des plus grands peintres de l’École Française.

N°11 : c’est ici que **Georges Hoentschel** (1855-1915), travaillait au tournant du siècle pour tout ce que Paris comptait d’amateurs éclairés mais aussi pour le roi de Grèce ou l’empereur du Japon. Il réalisa entre autres le pavillon de l’Union Centrale des Arts Décoratifs à l’Exposition universelle de 1900 à Paris.

Cet ami de Marcel Proust et d’Auguste Rodin fut aussi un céramiste talentueux dans la mouvance de son ami Jean Carriès. Il restera dans la mémoire des Parisiens non pas seulement pour la parfaite maîtrise de son art, mais cet habile



Vierge à l’enfant

commerçant, ce touche-à-tout de génie, aura eu toutes les chances. Et d’abord de découvrir une statue d’or appelée «*le Roi de Bourges*» bien que cette merveilleuse pièce d’orfèvrerie eut été ciselée, bien avant la naissance de Charles VII pour le duc de Berri, oncle de Charles VI. Hoentschel fut aussi l’un des tout premiers acheteurs des peintres impressionnistes alors souverainement méprisés par l’élite. Quant à sa collection personnelle de près de deux mille pièces qu’il vendit à son ami John Pierpont Morgan contre la jolie somme de douze millions - de francs-or, elle constitua la base du fonds de l’art médiéval et du XVIII^e siècle des collections d’art du Metropolitan Museum de New-York. (Voir ci-dessus l’exceptionnelle Vierge à l’enfant).

N° 13, 15, 19 : bel ensemble du XVIII^e siècle note Jacques Hillairet.

En 2005, la société Unibail cède l’ensemble immobilier de la Cité du Retiro à Bank of Ireland Private Banking pour 285 millions d’euros. La restauration conçue par Ricardo Bofill abrite entre autres le siège de Cartier International.



Entrée de la Cité par la rue Boissy d’Anglas



Un bain climatisé et aseptisé pour esclaves humains

Aujourd'hui, la charmante et romantique Cité du Retiro a été transformée par Messieurs les financiers, avec la complicité de promoteurs sans scrupules pour la beauté du site, en cet ignoble ensemble d'acier de verre dont les mendiants et les pauvres sont exclus, les arbres tricards, les moineaux, les chats de gouttière et les pigeons bannis !

Ce matin 28 août 2007, en traversant ce terrifiant enfer moderne sans âme et sans poésie, surveillé par de vigilants vigiles incultes et robotisés qui m'interdirent de prendre des photos de leur géhenne, de ce camp de concentration pour cadres, je me disais que la boucle était bouclée, que Staline

avait réussi son coup: installer un goulag au centre même de Paris.

En fuyant ce "tartare", la honte au cœur d'être un survivant au milieu de cette termitière, rasant les murs de ce Schéol comme un voleur, je me rassurai en revenant à la belle lumière de la rue Boissy-d'Anglas, devant un bel immeuble souriant et accueillant.

A la sortie de cette Cité des Enfers, le jeune, aimable et souriant vigile qui m'y avait accueilli à l'arrivée, me demanda si j'avais trouvé ce que je cherchais.

- Hélas, non !

- Depuis un an que je suis là, me dit-il, il y a bien trois ou quatre visiteurs venus voir ce qu'était devenue cette cité et en sont repartis marris... vous devez être le cinquième !

Tout autour, déferlent des hordes de touristes ignorants jusqu'aux noms de Hoentschel, du châtelain de Malromé ou de l'aventure sentimentale du général Boulanger !

Le salaire des Vandales :

Dépêche n° 514 - Lundi 17 octobre 2005

Unibail vient de signer une promesse de vente avec Bank of Ireland Private Banking pour la cession de l'ensemble immobilier dénommé "Cité du Retiro", sis 30, rue du Faubourg Saint-Honoré, 37 rue Boissy d'Anglas et 3, rue de Surène, à Paris 8^e. Le prix de cession s'élève à 285 M€ acte en mains, pour un loyer net annuel global de 12,8 M€. Cet immeuble, conçu par l'architecte Ricardo Bofill, abrite principalement le siège de Cartier International. Il développe au total 21 000 m² de bureaux environ et dispose de 260 emplacements de parkings en sous-sol. Unibail était conseillé dans cette transaction par l'Etude Ginisty & Associés Notaires (Jean-Claude Ginisty) et Paul Hastings (François Thomé). Bank of Ireland Private.

Dépêche n° 1896
Jeudi 26 juillet 2007

**KANAM VA RACHETER LA CITE DU
RETIRO POUR 370 M€**

Le fonds ouvert allemand KanAm Grund est entré en négociation avec Bank of Ireland Private Banking pour l'acquisition de la Cité du Retiro, le siège parisien de Cartier International situé 30, rue du Faubourg Saint-Honoré, 37 rue Boissy d'Anglas et 3, rue de Surène dans le 8^e arrondissement de Paris. La transaction "off market" valorise l'actif à environ 370 M€.

La destruction de Paris se poursuit sous nos yeux, insidieuse, inexorable, impitoyable sans qu'un édile courageux ne s'insurge, sans qu'un écologiste ne proteste, sans qu'une jeune et dynamique "sarkozette" n'ose inviter notre Président à emprunter un Vélib pour venir constater le désastre de la modernité à trois cents mètres de l'Élysée ! (Marc Schweizer : 5 novembre 2007)



Cité du Retiro (2007) par Bofill